

Se hâter lentement

entretien avec Marion Graf, traductrice

PAR MATHILDE LÉVÊQUE

Née à Neuchâtel d'une mère française et d'un père suisse, Marion Graf est traductrice et critique littéraire. Connue pour ses traductions de Robert Walser, elle traduit de l'allemand et du russe vers le français, plus souvent pour les adultes mais aussi pour les enfants. Elle a traduit plusieurs albums publiés à La Joie de lire, des textes courts, poétiques, drôles, philosophiques comme ceux de Jürg Schubiger (1936-2014), un de ses auteurs de prédilection.

Mathilde Lévêque : Comment définiriez-vous la traduction ?

Marion Graf : Une vie supplémentaire pour le texte. Une vie supplémentaire pour l'auteur, une vie supplémentaire pour le lecteur et une vie supplémentaire pour moi... Une forme de lecture active, aussi. Mais au contraire de la lecture critique, qui est un point de vue ou un creusement, une sorte d'arrêt sur image, la traduction est mouvement, chemin, ouverture, une palpitante invitation à se déplacer...

Vous traduisez des œuvres dites pour adultes, en particulier celle de Robert Walser, et des textes destinés à la jeunesse : y a-t-il une différence de pratique selon le lectorat ? Je pense notamment aux jeux de mots ou encore au choix d'accompagner la traduction, ou pas, d'un texte liminaire ou d'une postface explicative.

Ici comme toujours, la traduction doit répondre et s'adapter à la singularité de chaque œuvre. Il n'y a aucune recette qui vaille pour tous les textes ! En ce qui me concerne, je travaille essentiellement sur des univers référentiels allemands et français, qui sont généralement assez proches... j'imagine la difficulté de traduire des livres issus de cultures plus éloignées. Toutes les stratégies de la traduction se retrouvent dans la traduction jeunesse, on sait que l'on s'adresse à un public de jeunes lecteurs, très exigeant. De livre en livre, la part d'étrangeté doit être négociée différemment : les prénoms sont parfois traduits dans les ouvrages jeunesse, ce qui n'est pratiquement jamais le cas dans la littérature dite « générale ». Et puis, la dimension orale est plus présente, on sait que les albums seront lus à haute voix. Et souvent, il faut tenir compte de l'illustration.

La plupart de vos traductions pour la jeunesse sont précisément des textes d'albums : quel rôle joue donc l'illustration dans le processus de traduction ?

Essentiel. Surtout, évidemment, dans la bande dessinée. Mais aussi dans les albums. Parfois, texte et illustrations se complètent : dans un petit album réalisé à partir de textes de l'écrivain russe de l'underground Oleg Grigorev, l'illustrateur, Vitali Konstantinov, évoque un cadre suburbain soviétique, tout l'univers désolé et magique d'une enfance soviétique. Les anecdotes, qui pourraient se passer presque dans n'importe quelle banlieue, y trouvent une profondeur supplémentaire.

Si la traduction est une forme d'écriture « sous contrainte », l'illustration, qui est elle-même une forme d'interprétation, y ajoute une seconde contrainte ! mon texte doit pouvoir s'ajuster aussi bien aux choix de l'illustrateur qu'au texte original. Je me rappelle avoir reçu un livre à traduire alors que les illustrations n'étaient pas encore disponibles. Un petit garçon, à un moment, sortait quelque chose de sa poche - ou de son sac - en allemand, le mot *Tasche* a les deux sens. J'avais choisi le mot « poche », mais sur l'illustration, le héros porte une « sacoche » en bandoulière... il en est résulté, dans l'ouvrage édité, un décalage entre le texte et l'image, un malaise qui me poursuit encore !

Dans *Aux commencements* de Jürg Schubiger et Franz Hohler, illustré par Jutta Bauer, une mention liminaire rend hommage à Gilbert Musy, traducteur de trois des textes, légèrement adaptés. Si l'on parle souvent de l'influence des écrivains sur un auteur, cette perspective me semble plus rare en traduction. Y a-t-il néanmoins des filiations intellectuelles en matière de traduction ?

Le mot « filiation » me semble trop fort : je parlerais plutôt d'exemples, d'admiration, d'amitiés et de complicités : Gilbert Musy, oui, était un traducteur exigeant, passionné et excellent, il savait donner à son travail une visibilité, ce qui au début des années 1990 n'était pas encore tout à fait courant. Ses traductions faisaient date.

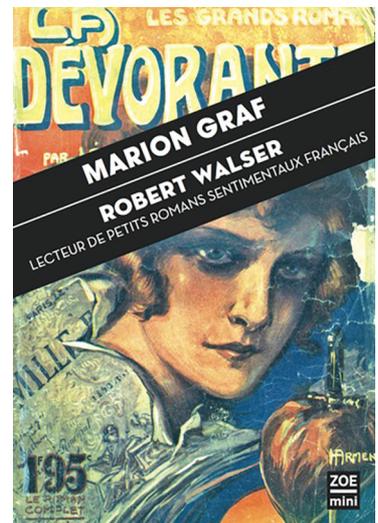
Pour publier une traduction, une aide financière est souvent nécessaire, comme celles du Goethe-Institut : qu'en est-il de la réalité des traductions, en particulier de l'allemand vers le français, et des difficultés qui semblent exister pour faire circuler les œuvres entre ces deux langues ? Y a-t-il des aides spécifiques en Suisse pour favoriser la circulation des œuvres pour la jeunesse entre les différentes langues du pays ?

En règle générale, la Fondation Pro Helvetia soutient les traductions d'auteurs suisses, et pas seulement dans les langues nationales. Les auteurs suisses sont traduits en France et en Allemagne aussi bien qu'en Suisse. Les droits sont négociés à Bologne et à Francfort... Créé en 2020, le Prix suisse du livre jeunesse donne désormais un panorama bienvenu du foisonnement du secteur : pour l'édition 2021, 97 livres ont été soumis au jury, par 62 maisons d'édition. En Suisse romande, le site spécialisé, ricochet-jeunes.org, fait référence. Deux éditeurs, actuellement, favorisent plus particulièrement la circulation des textes en Suisse : l'Œuvre suisse des lectures pour la jeunesse (OSL), qui fête aujourd'hui ses 80 ans, propose des titres dans les quatre langues nationales. Connues de tout écolier suisse, les « brochures OSL », destinées à promouvoir la lecture, correspondent à différents niveaux de lecture et représentent un tremplin pour de jeunes auteurs, illustrateurs et traducteurs suisses. En Suisse romande, les éditions La Joie de lire, à Genève, publient de nom-

breux auteurs alémaniques : Hanna Johansen, Jürg Schubiger, Lukas Hartmann, Franz Hohler...

Y a-t-il des auteurs ou des autrices pour la jeunesse que vous préférez traduire ? Avez-vous des genres de prédilection ? Quel est votre plus grand bonheur de traductrice, en littérature de jeunesse et en littérature pour adultes ? Votre plus grande frustration ?

Dans le domaine de la littérature jeunesse, j'ai beaucoup aimé traduire les livres de Jürg Schubiger, qui est un auteur sensible aux mots. Ses histoires et ses poèmes sont aussi merveilleux pour les adultes ! De même, dans le domaine russe, Korneï Tchoukovski, qui reste pour moi un auteur fraternel. Les traductions réalisées à quatre mains sont aussi des expériences heureuses, particulièrement stimulantes. Par exemple la poésie d'Anna Akhmatova, traduite en 1996 déjà, avec José-Flore Tappy, elle-même poète (*L'Églantier fleurit, La Dogana*). Et Robert Walser, bien sûr, auquel je reviens depuis plus de vingt ans, et qui reste pour moi inépuisable, toujours imprévisible. Ses textes, poèmes ou proses relèvent souvent d'une forme d'improvisation et en même temps, d'une conscience précise, d'une mémoire toujours en éveil : des qualités contradictoires, qui assurent un renouvellement constant de son génie ! Frustration ? Ma seule frustration est de ne pas pouvoir traduire davantage ! Mais comme je travaille lentement, il ne me reste qu'à me hâter lentement... ●



→ Robert Walser - *Lecteur de petits romans sentimentaux français*, trad. Marion Graf, Zoé, 2016 (mini Zoé).